

FÉDÉRALISME, SOCIALISME ET ANTITHÉOLOGISME...

Proposition motivée au *Comité central de la Ligue de la paix et de la liberté* par M. Bakounine Genève (1)

Cinquième partie:

L'ANTITHÉOLOGISME (2ème partie (2))

Nous devons examiner maintenant le procédé par lequel l'homme est arrivé à ce résultat, afin de reconnaître, dans son origine historique même, la véritable nature de la divinité.

Toute la question se réduit à celle-ci: comment naissent en l'homme la représentation de l'univers et l'idée de son unité? D'abord, commençons par le dire, la représentation de l'univers pour l'animal ne peut exister, car ce n'est pas un objet qui se donne immédiatement par les sens, comme tous les objets réels, grands ou petits, qui, de près ou de loin, l'entourent; c'est un être abstrait et qui, par conséquent, ne peut exister que pour la faculté abstractive, c'est-à-dire pour l'homme seul. Examinons donc la manière dont elle se forme dans l'homme. L'homme se voit entouré d'objets extérieurs: lui-même, en tant que corps vivant, en est un pour sa propre pensée. Tous ces objets, qu'il apprend successivement et lentement à connaître, se trouvent entre eux dans des rapports mutuels, réguliers, qu'il reconnaît aussi plus ou moins; et néanmoins malgré ces rapports, qui les avoisinent sans les unir ni les confondre en un seul, ces objets restent en dehors l'un de l'autre. Le monde extérieur ne présente donc à l'homme rien qu'une diversité innombrable d'objets, d'actions et de rapports séparés et distincts, sans la moindre apparence d'unité; c'est une juxtaposition indéfinie, ce n'est pas un ensemble. D'où vient l'ensemble? Il gît dans la pensée de l'homme. L'intelligence de l'homme est douée de cette faculté abstractive, qui lui permet, après qu'elle a parcouru lentement et examiné séparément, l'un après l'autre, une quantité d'objets, de les embrasser en un clin d'œil par une seule représentation, de les unir en une seule et même pensée. C'est donc la pensée de l'homme qui crée l'unité et qui la transporte dans la diversité du monde extérieur.

Il s'ensuit que cette unité est un être, non concret et réel, mais abstrait, produit uniquement par la faculté abstractive de l'homme. Nous disons: faculté abstractive, parce que pour unir tant d'objets différents en une seule représentation, notre pensée doit faire abstraction de tout ce qui constitue leur différence, c'est-à-dire leur existence séparée et réelle, et ne retenir que ce qu'ils ont de commun, d'où

(1) C'est le titre définitif adopté dans les épreuves corrigées; l'épreuve contenait le sous-titre: *Proposition des Russes, membres du comité central de la L. de la P. et de la L.* et le manuscrit de Bakounine (in-4, p.1) donne pour titre: *Proposition motivée des Russes, membres du comité permanent de la Ligue de la paix et de la liberté (appuyée par M. Alexandre Naquet, délégué français et par MM. Valérien Mroczkowski et Jean Zagorski, délégués polonais).*

(2) Choix des épisodes définis par *Anti.mythes*.

il résulte, que plus une unité pensée par nous embrasse d'objets, plus elle s'élève, et plus ce qu'elle retient en commun et ce qui constitue sa détermination positive, son contenu, se raréfie; plus elle devient abstraite et dénuée de réalité. La vie, avec toutes ses exubérances et magnificences passagères, est en bas, dans la diversité; la mort, avec sa monotonie éternelle et sublime, est en haut, dans l'unité. Montez toujours plus haut et plus haut, par cette même puissance d'abstraction, dépassez le monde terrestre, embrassez en une même pensée le monde solaire, imaginez-vous cette sublime unité: que vous restera-t-il pour la remplir? Le sauvage aurait été bien embarrassé de répondre à cette question! Mais nous répondrons pour lui: il restera la matière avec ce que nous appelons la force d'abstraction, la matière mouvante avec ses divers phénomènes, tels que la lumière, la chaleur, l'électricité et le magnétisme, qui sont, comme on le prouve aujourd'hui, les différentes manifestations d'une seule et même chose. Mais si par la puissance de cette faculté d'abstraction, qui ne s'arrête devant aucune limite, vous montez encore plus haut, au-dessus de votre système solaire, et réunissez dans votre pensée, non seulement ces millions de soleils que nous voyons briller au firmament, mais encore une infinité d'autres systèmes solaires, que nous ne voyons et que nous ne verrons jamais, mais dont nous supposons l'existence, car notre pensée, par cette même raison, qu'elle ne connaît point de limites à son action abstraite, se refuse de croire que l'univers, c'est-à-dire la totalité de tous les mondes existants puisse avoir une limite ou une fin; puis faisant abstraction, toujours par notre pensée, de l'existence particulière de chacun de ces mondes existants, si vous tâchez de vous représenter l'unité de cet univers infini, que vous restera-t-il pour la déterminer et la remplir? Un seul mot, une seule abstraction: l'Être indéterminé, c'est-à-dire l'immobilité, le vide, le néant absolu: Dieu. Dieu, c'est donc l'abstraction absolue, c'est le propre produit de la pensée humaine qui, comme puissance abstraite, ayant dépassé tous les êtres connus, tous les mondes existants et s'étant délivrée par la même de tout contenu réel, arrivée à n'être plus rien que le monde absolu, se pose devant elle-même, sans se reconnaître pourtant dans cette sublime nudité comme l'Être unique et suprême.

On pourra nous objecter, qu'après avoir nous-mêmes affirmé, dans nos pages précédentes, l'unité réelle de l'univers, et après l'avoir définie comme la solidarité ou la causalité universelle et comme l'unique toute-puissance régissant toutes choses et sentie plus ou moins par tous les êtres vivants, nous avons maintenant l'air de vouloir la nier. Mais nous ne la nions pas du tout, nous prétendons seulement qu'entre cette réelle unité universelle et l'unité idéale cherchée et créée par voie d'abstraction, par la métaphysique tant religieuse que philosophique, il n'y a rien de commun. Nous avons défini la première comme la somme indéfinie des êtres, ou plutôt comme la somme des transformations incessantes de tous les êtres réels, ou celle de leurs actions et de leurs réactions perpétuelles, qui, en se combinant en un seul mouvement, constituant, avons-nous dit, ce qu'on appelle la solidarité ou la causalité universelle, et nous avons ajouté que nous entendons cette solidarité, non comme une cause absolue et première, mais tout au contraire, comme une résultante, toujours produite et reproduite par l'action simultanée de toutes les causes particulières, action qui constitue précisément la causalité universelle, toujours créatrice et toujours créée. Après l'avoir ainsi déterminée, nous avons cru pouvoir dire, sans craindre désormais aucun malentendu, que cette causalité universelle crée les mondes et quoique nous ayons eu bien soin d'ajouter qu'elle le fait, sans qu'il puisse y avoir de sa part aucune pensée ou volonté antérieure, aucun plan, aucune préméditation ou prédétermination possible (elle-même n'ayant en dehors de sa réalisation incessante aucune existence ni antérieure ni séparée, et n'étant rien qu'une absolue résultante), nous reconnaissons maintenant que cette expression n'est ni heureuse, ni exacte et que malgré toutes les explications ajoutées elle peut encore donner lieu à des malentendus, tant nous sommes habitués à attacher à ce mot création l'idée d'un créateur conscient de lui-même et séparé de son œuvre. Nous aurions dû dire que chaque monde, chaque être, inconsciemment et involontairement, se produit, naît, se développe, vit et meurt en se transformant en un être nouveau au milieu et sous l'influence toute-puissante, absolue de la solidarité universelle, et nous ajouterons maintenant, pour préciser encore mieux notre pensée que l'unité réelle de l'univers n'est rien que la solidarité et l'infinité absolues de ses réelles transformations, car la transformation incessante de chaque être particulier constitue la vraie, l'unique réalité de chacun, tout l'univers n'étant qu'une histoire sans limites, sans commencement et sans fin.

Les détails en sont infinis. Il ne sera jamais donné à l'homme d'en connaître qu'une infiniment petite partie. Notre ciel étoilé, avec sa multitude de soleils, ne forme qu'un point imperceptible dans l'immensité de l'espace et quoique nous l'embrassions du regard, nous n'en saurons jamais presque rien. Force nous est de nous contenter de connaître un peu notre système solaire, dont nous devons présumer la parfaite harmonie avec le reste de l'univers; car si cette harmonie n'existait pas, elle devrait ou bien s'établir ou bien notre monde solaire périrait. Nous connaissons déjà fort bien ce dernier sous le rapport de la haute mécanique et nous commençons à le reconnaître déjà quelque peu sous le rapport phy-

sique, chimique, voire géologique. Notre science ira difficilement beaucoup au-delà: Si nous voulons une connaissance plus concrète, nous devons nous en tenir à notre globe terrestre. Nous savons qu'il est né dans le temps et nous présumons que, nous ne savons dans quel nombre de siècles, il sera condamné à périr, comme naît et périt, ou plutôt se transforme, tout ce qui est.

Comment notre globe terrestre, d'abord matière brûlante et gazeuse, infiniment plus légère que l'air, s'est condensé, s'est refroidi, s'est formé; par quelle immense série d'évolutions géologiques il a dû passer, avant de pouvoir produire à sa surface toute cette infinie richesse de la vie organique, depuis la première et la plus simple cellule jusqu'à l'homme? Comment s'est-il transformé et continue-t-il à se développer dans le monde historique et social de l'homme? Quel est le but vers lequel nous marchons, poussés par cette loi suprême et fatale de transformation incessante?

Voilà les seules questions qui nous soient accessibles, les seules qui peuvent et qui doivent être réellement embrassées, étudiées en détail et résolues par l'homme. Ne formant, comme nous l'avons déjà dit, qu'un point imperceptible dans la question illimitée et indéfinissable de l'univers, elles offrent tout de même à notre esprit un monde réellement infini, non dans le sens divin, c'est-à-dire dans le sens abstrait de ce mot, non comme l'être suprême, créé par l'abstraction religieuse; infini, au contraire, par la richesse de ses détails qu'aucune observation, ni aucune science ne pourront jamais épuiser.

Et pour connaître ce monde, notre monde infini, la seule abstraction ne suffit pas. Elle nous conduirait de nouveau à Dieu, à l'Être suprême, au néant. Il faut, tout en appliquant cette faculté d'abstraction, sans laquelle nous ne pourrions jamais nous élever d'un ordre de choses inférieur à un ordre de choses supérieur, ni par conséquent comprendre la hiérarchie naturelle des êtres; il faut, disons-nous, que notre esprit se plonge avec respect et amour dans l'étude minutieuse des détails et des infiniment petits, sans lesquels nous ne concevons jamais la réalité vivante des êtres. Ce n'est donc qu'en unissant ces deux facultés, ces deux tendances en apparence si contraires: l'abstraction et l'analyse attentive, scrupuleuse et patiente de tous les détails, que nous pourrions nous élever à la conception réelle de notre monde, non extérieurement mais intérieurement infini, et nous former une idée quelque peu suffisante de notre univers à nous, de notre globe terrestre, ou, si vous voulez aussi de notre système solaire. Il est donc évident que si notre sentiment et notre imagination peuvent nous donner une image, une représentation nécessairement plus ou moins fautive de ce monde, s'ils peuvent même, par une sorte de divination intuitive nous faire pressentir une ombre, une apparence lointaine de la vérité, ce n'est que la science seule qui pourra nous donner la vérité pure et entière.

Quelle est donc cette curiosité impérieuse qui pousse l'homme à reconnaître le monde qui l'entoure, à poursuivre avec une infatigable passion les secrets de cette nature dont il est lui-même, sur cette terre, le dernier et le plus complet résultat? Cette curiosité est-elle un simple luxe, un agréable passe-temps, ou bien l'une des principales nécessités inhérentes à son être? Nous n'hésitons pas à dire, que de toutes les nécessités qui constituent sa propre nature, c'est la plus humaine et qu'il ne devient réellement homme, ne se distingue effectivement de tous les animaux des autres espèces que par cet inextinguible besoin de savoir. Pour se réaliser dans la plénitude de son être, avons-nous dit, l'homme doit se reconnaître, et il ne se reconnaîtra jamais réellement tant qu'il n'aura pas réellement reconnu la nature qui l'enveloppe et dont il est le produit. A moins donc de renoncer à son humanité, l'homme doit savoir, il doit pénétrer par sa pensée tout le monde visible, et, sans espoir de pouvoir jamais atteindre le fond, en approfondir toujours davantage la coordonnance et les lois, car notre humanité n'est qu'à ce prix. Il lui en faut reconnaître toutes les régions inférieures, antérieures et contemporaines à lui, toutes les évolutions mécaniques, physiques, chimiques, géologiques, organiques à tous les degrés de développement de la vie végétale et animale, c'est-à-dire toutes les causes et conditions de sa propre naissance et de son existence afin qu'il puisse comprendre sa propre nature et sa mission sur cette terre, sa patrie et son théâtre uniques, afin que dans ce monde de l'aveugle fatalité, il puisse inaugurer le règne de la liberté.

Telle est la tâche de l'homme: elle est inépuisable, elle est infinie et bien suffisante pour satisfaire les esprits et les cœurs les plus ambitieux. Être instantané et imperceptible au milieu de l'océan sans rivages de la transformation universelle, avec une éternité ignorée derrière lui et une éternité inconnue devant lui, l'homme pensant, l'homme actif, l'homme conscient de son humaine mission reste fier et calme dans le sentiment de sa liberté qu'il conquiert lui-même, en éclairant, en aidant, en émancipant, en révoltant au besoin, le monde autour de lui: Voilà sa consolation, sa récompense et son unique paradis. Si vous lui demandez après cela son intime pensée et son dernier mot sur l'unité réelle de l'univers, il vous dira que c'est l'éternelle et universelle transformation, un mouvement sans commen-

cement, sans limites et sans fin. C'est donc le contraire absolu de toute Providence, la négation de Dieu. Dans toutes les religions qui se partagent le monde et qui possèdent une théologie quelque peu développée - moins le bouddhisme pourtant, dont la doctrine étrange, et d'ailleurs parfaitement incomprise par les quelques centaines de millions de ses adhérents, établit une religion sans Dieu -, dans tous les systèmes de métaphysique, Dieu nous apparaît avant tout comme un être suprême, éternellement préexistant et prédéterminant, contenant en lui-même, étant lui-même la pensée et la volonté génératrices de toute existence et antérieures à toute existence: source et cause éternelle de toute création, immuable et toujours égal à lui-même dans le mouvement universel des mondes créés. Ce Dieu, nous l'avons vu, ne se trouve pas dans l'univers réel, au moins dans cette partie de l'univers que l'homme peut atteindre. Donc n'ayant pu le rencontrer en dehors de lui-même, l'homme a dû le trouver en lui-même. Comment l'a-t-il cherché? En faisant abstraction de toutes les choses vivantes et réelles, de tous les mondes visibles, connus. Mais nous avons vu qu'à la fin de ce stérile voyage, la faculté ou l'action abstractive de l'homme ne rencontre plus qu'un seul objet: elle-même, mais délivrée de tout contenu et privée de tout mouvement, faute de quelque chose à dépasser, elle-même comme abstraction, comme être absolument immobile et absolument vide. Nous dirions le Néant absolu, mais la fantaisie religieuse dit: l'Être suprême, Dieu.

D'ailleurs, comme nous l'avons déjà fait observer, elle est induite à le faire en prenant exemple de la différence ou même de l'opposition que la réflexion, déjà développée à ce point, commence à établir entre l'homme extérieur (son corps) et son monde intérieur (comprenant sa pensée et sa volonté) : Tâme humaine. Ignorant naturellement que cette dernière n'est rien que le produit et la dernière expression toujours renouvelée, reproduite de l'organisme humain, voyant au contraire que dans la vie journalière, le corps semble toujours obéir aux suggestions de la pensée et de la volonté ; supposant par conséquent que l'âme est, sinon le créateur, au moins toujours le maître du corps auquel il ne resterait alors d'autre mission que celle de la servir et de la manifester, l'homme religieux, du moment que sa faculté abstractive arrivée, de la manière que nous venons de décrire, à la conception de l'être universel et suprême, qui n'est autre, avons-nous prouvé, que cette puissance d'abstraction se posant à elle-même comme objet, en fait naturellement l'âme de tout l'univers, Dieu.

C'est ainsi que le vrai Dieu, l'être universel, éternel, immuable créé par la double action de l'imagination religieuse et de la faculté abstractive de l'homme, fut posé pour la première fois dans l'histoire. Mais du moment qu'il fut ainsi connu et posé, l'homme, oubliant ou plutôt même ignorant sa propre action intellectuelle, qui seul l'avait créé et ne se reconnaissant plus du tout dans sa création propre: l'abstractum universel, se mit à l'adorer. Les rôles aussitôt changèrent: le créé devint le créateur présumé et le véritable créateur, l'homme, prit sa place parmi tant d'autres créatures misérables, comme une pauvre créature à peine quelque peu privilégiée. Une fois Dieu posé, le développement successif et progressif des différentes théologies s'explique naturellement comme le reflet du développement de l'humanité dans l'histoire. Car du moment que l'idée d'un être extraordinaire et suprême s'est emparée de l'imagination de l'homme et s'est établie dans sa conviction religieuse, au point que la réalité de cet être lui apparaît plus certaine que celle des choses réelles qu'il voit et qu'il touche de ses doigts, il devient naturel, nécessaire que cette idée devienne le fond principal de toute l'humaine existence, qu'elle la modifie, la pénètre et la domine exclusivement et d'une manière absolue. L'être suprême apparaît aussitôt comme le maître absolu, comme la pensée, la volonté, la source, comme le créateur et le régulateur de toutes choses; rien ne saurait plus rivaliser avec lui, et tout doit en sa présence disparaître, la vérité de toute chose ne se trouvant qu'en lui seul, et chaque être particulier, quelque puissant qu'il paraisse, y compris l'homme lui-même, ne pouvant désormais exister que par une concession divine, ce qui d'ailleurs est parfaitement logique, puisque autrement Dieu ne serait point l'être suprême, tout-puissant, absolu, c'est-à-dire qu'il n'existerait pas du tout.

Dès lors, par une conséquence naturelle, l'homme attribue à Dieu toutes les qualités, toutes les forces, toutes les vertus qu'il découvre successivement soit en lui, soit en dehors de lui-même. Nous avons vu que, posé comme être suprême et n'étant rien en réalité que l'abstractum absolu, Dieu est absolument vide de toute détermination et de tout contenu, nu et nul comme le néant, et comme tel, il se remplit et s'enrichit de toutes les réalités du monde existant, dont il n'est rien que l'abstraction, mais dont il apparaît à la fantaisie religieuse comme le Seigneur et le Maître, d'où il résulte que Dieu, c'est le spoliateur absolu et que - l'anthropomorphisme étant l'essence même de toute religion - le ciel, séjour des Dieux immortels, n'est rien qu'un infidèle miroir qui renvoie à l'homme croyant sa propre image renversée et grossie.

Car l'action de la religion ne consiste pas seulement en ceci qu'elle prend à la terre les richesses et

puissances naturelles et à l'homme ses facultés et ses vertus, à mesure qu'il les découvre dans son développement historique, pour les transformer dans le ciel en autant d'attributs ou d'êtres divins. En effectuant cette transformation, elle change radicalement la nature de ces puissances et de ces qualités, elle les fausse, les corrompt, leur donnant une direction diamétralement opposée à leur direction primitive. C'est ainsi que la raison humaine, le seul organe que nous possédions pour reconnaître la vérité, en devenant raison divine, se fait incompréhensible pour nous et s'impose aux croyants comme la révélation de l'absurde. C'est ainsi que le respect du ciel se traduit en mépris pour la terre et l'adoration de la divinité en dénigrement de l'humanité. L'amour humain, cette immense solidarité naturelle, qui, reliant tous les individus, tous les peuples et rendant le bonheur et la liberté de chacun dépendants de la liberté et du bonheur de tous les autres, doit, malgré toutes les différences de couleurs et de races, les unir tôt ou tard dans une commune fraternité; c'est amour, transformé en amour divin et en religieuse charité, devient aussitôt le fléau de l'humanité: tout le sang versé au nom de la religion, depuis le commencement de l'histoire, des millions de victimes humaines immolées à la plus grande gloire des dieux, en font foi. Enfin la justice elle-même, cette mère future de l'égalité, une fois transportée par la fantaisie religieuse dans les célestes régions et transformée en justice divine, retombant aussitôt sur la terre sous la forme théologique de la grâce, et embrassant toujours et partout le parti des plus forts, ne sème plus parmi les hommes que violences, privilèges, monopoles et toutes les monstrueuses inégalités consacrés par le droit historique.

Nous ne prétendons pas nier la nécessité historique de la religion, ni affirmer qu'elle ait été un mal absolu dans l'histoire. Si c'en est un, elle fut, et malheureusement elle reste encore aujourd'hui pour l'immense majorité de l'humanité ignorante, un mal inévitable, comme le sont, dans le développement de toute humaine faculté, les défaillances, les erreurs. La religion, avons-nous dit, c'est le premier réveil de l'humaine raison sous la forme de la divine déraison; c'est la première lueur de l'humaine vérité à travers le voile divin du mensonge; la première manifestation de la morale humaine, de la justice et du droit, à travers les iniquités historiques de la grâce divine; c'est enfin l'apprentissage de la liberté sous le joug humiliant et pénible de la divinité, joug qu'il faudra bien finir par briser afin de conquérir pour tout de bon la raison raisonnable, la vérité vraie, la pleine justice et la réelle liberté.

Par la religion, l'homme animal, en sortant de la bestialité, fait un premier pas vers l'humanité; mais tant qu'il restera religieux, il n'atteindra jamais son but, parce que toute religion le condamne à l'absurde et, faussant la direction de ses pas, le fait chercher le divin au lieu de l'humain. Par la religion, les peuples, à peine délivrés de l'esclavage naturel dans lequel restent plongées toutes les autres espèces d'animaux, retombent aussitôt dans l'esclavage des hommes forts et des castes privilégiées par la divine élection.
